

le portait vers l'époque décisive où la langue populaire a triomphé et vers l'œuvre de Vuk. L'absence ou tout au moins l'insuffisance des travaux préparatoires sur le XVIII^e siècle l'ont amené à étudier d'abord les prédécesseurs lointains de Vuk et, faute de pouvoir analyser dans le détail la langue de leurs œuvres, à poser le problème de l'évolution du serbe littéraire au XVIII^e siècle et à indiquer suivant quelles méthodes il pourrait être traité. Tel est l'objet du mémoire bref, mais substantiel et suggestif, qu'il nous apporte aujourd'hui.

L'auteur se trouve ici aux confins de la linguistique historique et de l'histoire littéraire, ou même de l'histoire tout court. On ne peut que rendre justice à la mesure et aux sens critique avec lesquels il nous laisse apercevoir, sur toute l'étendue d'un domaine complexe, le jeu des influences religieuses et politiques, la formation et les tendances des divers écrivains élaborant successivement des recettes différentes : slavon serbe, slavon russe plus ou moins serbisé, serbe rempli d'éléments slavons et russes (comme chez Vidaković), le serbe vulgaire enfin, tel que Vuk l'a dégagé des contes et des chansons. M. Unbegaun donne à la définition des styles et aux doctrines littéraires qu'ils inspirent toute la place qui leur revient. Les pages qu'il consacre aux débuts de l'influence russe et à l'usage du slavon russe comme langue littéraire sont sans doute les plus neuves de son travail. Mais on lui saura gré aussi d'avoir si nettement opposé, dans le chapitre final qu'il a volontairement réduit à une esquisse, l'œuvre d'inspiration occidentale de Vuk au particularisme orthodoxe et conservateur des Serbes de Hongrie. Les historiens seront d'accord avec les linguistes pour souhaiter que l'auteur de ce mémoire poursuive par la suite les recherches dont il a si heureusement posé le programme.

André MAZON.

* * *

Raymond SCHWAB, *Vie d'Anquetil-Duperron, suivie des Usages civils et religieux des Parses*, par ANQUETIL-DUPERRON, avec une préface de Sylvain LEVI, et deux *Essais* du Dr. Sir Jivanji Jamshedji MODI. Paris, Librairie Ernest Leroux, 1934 ; in-8^o, 240 pages.

D'où vient que le nom d'Anquetil-Duperron n'éveille aucun souvenir précis, pour ne pas dire plus, dans les milieux que l'on qualifie généralement de « cultivés » ? Les raisons de cet oubli sont, croyons-nous, beaucoup plus graves que celles invoquées souvent en pareil cas : défaut d'éditions, caractère technique de l'œuvre, absence de travail d'introduc-

tion préliminaire. Cette situation est plutôt elle-même un symptôme, et si en dehors des spécialistes des études iraniennes, le nom d'Anquetil, lié à leurs origines héroïques, est resté dans une obscurité presque complète, alors que les noms d'inventeurs et de techniciens sont sur toutes les lèvres, il y a là pour l'observation du sociologue quelques indices féconds de la structure spirituelle d'un pays. La carrière d'Anquetil a son point de départ et son mobile constant dans une passion religieuse personnelle, à l'explication de laquelle ne concourent guère ni la dominante théologique ni l'esprit général du XVIII^e siècle français.

Présenter la vie d'Anquetil-Duperron, c'était affronter une double tâche : démêler d'une part le réseau complexe des études orientalistes à un moment capital de leur histoire, et d'autre part retracer un destin spirituel dont les motifs s'extériorisent en actes et en gestes qui l'apparentent à celui des aventuriers et des conquérants. Aussi M. Sylvain Levi, dont la préface nous présente le héros et l'auteur, peut-il dire du premier « qu'il ouvre une ère nouvelle dans l'histoire de l'intelligence humaine », et qu'il fallut au second, pour dominer cette existence prestigieuse, un « esprit curieux, une large culture et le goût du roman ». Tous ces dons réunis ont conduit M. Schwab à un succès difficile ; ce livre, qui répare une injustice vraiment longue, n'a rien d'une biographie romancée, tout en offrant à l'imagination du lecteur les séductions variées du roman. Il s'agissait avant tout pour l'historien d'exprimer à son tour cette individualité unique, de retrouver dans les péripéties « historiques » ce qui déjà était accompli en germe au principe de sa vocation.

C'est qu'en effet il semble qu'il y ait eu bien des « hasards » dans la destinée d'Anquetil, et toute tentative d'expliquer l'individu par le « milieu » ne pourrait aboutir ici qu'à des constructions intéressées. « Dès ses écoles, nous dit M. Schwab, Duperron va vers ce qui rompt les cadres » (p. 12). Après des études en Sorbonne il est envoyé en Hollande par le prélat de Caylus ; à Rhyndijk, ses amis jansénistes l'initient aux langues orientales, dont l'enseignement était délaissé en France par crainte d'une exégèse trop libre. Revenu à Paris, attaché à la Bibliothèque du roi, voici pour Anquetil le jour du destin, celui où on lui montre « le calque mystérieux de quelques lignes d'écriture zende qui vient d'Oxford. Anquetil a vingt-trois ans. Pour tous ce fragment indéchiffrable est une impasse ; pour lui un point de départ, et d'un seul jet sa pensée bondit au terme d'arrivée, — les Indes Orientales » (p. 23). C'est bien en effet dans ce bond, dans cette anticipation, que se révèlent le secret et le ressort d'une existence toute tendue vers l'avenir, trouvant dans son inflexible volonté le gage de cet avenir. Il n'est point d'autorité extérieure capable de lui imposer un compromis. La lettre qu'Anquetil

adressa à Napoléon, le 28 mai 1804, en est la magnifique leçon : « Je suis et serai toujours soumis aux lois du gouvernement sous lequel je vis, qui me protège. Mais l'âme que le Ciel m'a donnée est trop grande et trop libre, pour que je m'abaisse et me lie en *jurant fidélité à mon semblable*. » (Cf. pp. 122-123.)

A quel prix, par quels subterfuges, Anquetil réussit à s'embarquer pour les Indes le 7 novembre 1754 ! Alors commence la série des migrations de cet « aventurier de l'esprit » : huit années remplies de travaux, de déceptions, de maladies, de fatigues inouïes (à deux reprises Anquetil traversa l'Inde à pied parmi les combats que se livraient Français et Anglais). Et tout se résume dans ce triomphe unique : obtenir des prêtres parses à Surate et à Bombay, descendants et héritiers des Mazdéens de l'ancienne Perse, les documents primitifs de la religion de Zoroastre ; obtenir d'être initié à la langue « zende », en passant par l'intermédiaire du persan moderne, et cela tout seul, en se frayant la voie dans l'inextricable forêt qu'aucune philologie scientifique n'avait encore éclaircie. Cette philologie, c'est justement Anquetil qui l'a rendue possible, et ce rôle de précurseur exprime toute sa signification historique. Ce n'est ni pour les mines d'or, ni pour les terrains d'exploitation qu'Anquetil suivit la même route que les conquérants, mais par une passion de vérité, unique et dépouillée, en quête, comme Herder, des « plus anciens documents de la race humaine ».

La carrière d'Anquetil ne s'achève pas avec ce séjour aux Indes, dont M. Schwab a su avec tact retracer les péripéties si fréquemment dramatiques. Dès son retour (1762), Anquetil se met à l'œuvre pour utiliser les matériaux rapportés et éditer sa traduction de l'Avesta. Mais alors commence un autre drame. Ce n'est plus l'insalubrité du climat, la guerre, la méfiance des parsis, qu'il lui faut surmonter, mais l'hostilité et la jalousie que de bienveillants confrères dissimulent sous leurs objections et sous un scepticisme scientifique. Il y a les réputations établies que les découvertes d'Anquetil viennent menacer ; il y a les railleries de Voltaire, l'attaque de W. Jones. La discussion s'échauffe, et le caractère d'Anquetil n'est pas fait pour en apaiser le ton. Le chapitre de M. Schwab sur la « querelle de l'Avesta » remet au jour ces pénibles incidents.

Pourtant ce n'est point encore dans ce tumulte que devait se clore la vie d'Anquetil, mais bien plus tard, en 1805, après qu'il eût traversé la tragédie révolutionnaire, absorbé dans le travail et la solitude, tel un de ces « Sages de l'Asie » auxquels il dédia sa traduction des Upanishads et avec lesquels il correspondait toujours. Il refusa tout secours, tout argent ; il fut le « Pauvre volontaire », le « Vieillard aux yeux fermés », et c'est en ces deux motifs d'une expression si heureuse que M. Schwab évoque sa

longue vieillesse, réplique inattendue d'une jeunesse aventureuse et passionnée.

On souhaiterait que la rapide évocation de son contenu conduisît maints lecteurs à étudier le beau livre de M. Schwab. Nous disions qu'il répare une « injustice » à l'égard d'Anquetil, mais le terme serait impropre s'il n'impliquait que le désir d'un vain culte posthume, alors qu'il faut parler de vérité. Anquetil-Duperron incarne une « puissance » dont on peut se demander si c'est vraiment parce qu'elle s'y manifeste comme une exception, que l'histoire incline à la laisser dans l'ombre en présentant la figure spirituelle de notre pays.

Il y a plus ici qu'une recherche de littérature comparée. Anquetil-Duperron est peut-être le seul homme que nous puissions mettre en face du génie d'un Herder, et qui puisse d'ailleurs lui être associé. En effet la traduction de l'Avesta donnée par Anquetil (1774) fut trois ans plus tard traduite en allemand par Kleuker, de sorte qu'Anquetil se trouve être au principe de la connaissance des antiquités iraniennes si largement invoquées par les philosophes et les poètes du romantisme allemand. On sait, en outre, que Schopenhauer s'est initié à la connaissance des Upanishads à l'aide de la traduction latine qu'Anquetil avait établie sur une version persane, et dont la littéralité est si scrupuleuse que la langue en apparaît plutôt comme du « latin-persan ». Or, tandis que les motifs religieux de la pensée d'un Herder s'insèrent dans la trame même de la pensée et de la spéculation des philosophes qui le suivent, quel fut par contre le destin d'Anquetil en France ? Il a suscité la vocation d'« iranisants » de génie, tels que Burnouf, mais en dehors de la petite phalange de ces orientalistes, le nom d'Anquetil fut autant dire inconnu. Cela signifie-t-il en fin de compte, qu'une passion « théologique » comme celle d'Anquetil, rompant les cadres pour s'exprimer immédiatement dans la vie, n'est pas directement assimilable par les grands courants spirituels du pays ? et que la conscience commune abandonne traditionnellement ces questions fondamentales à des spécialistes ? Problème d'essence ou de circonstance, il intéresse au plus haut point la sociologie religieuse, et le cas d'Anquetil-Duperron en est un élément essentiel.

On voudrait enfin formuler un dernier vœu. La « crise » a empêché M. Schwab de donner à son livre l'ampleur qu'il avait tout d'abord prévue, mais il a rassemblé des matériaux nombreux et s'est assimilé, par une longue fréquentation, l'œuvre d'Anquetil. Qu'il soit permis d'espérer que ce labeur portera tous ses fruits, et qu'un jour une anthologie d'Anquetil-Duperron pourra paraître par ses soins. Les traductions ont été un point de départ et sont maintenant dépassées, certes ; mais en dehors même des descriptions analogues à celle dont M. Schwab a fait suivre

son étude et qui gardent la valeur d'un témoignage historique, l'œuvre d'Anquetil abonde en passages d'un intérêt largement humain. Tel est le cas de ce cahier de *Pensées détachées* (datées de 1780 à 1783) et d'autres pièces qui figurent parmi les papiers conservés à la Bibliothèque nationale

Henry CORBIN.

Al Andalus, Revista de las Escuelas de estudios arabes de Madrid y Granada. D^{res} : Miguel Asín PALACIOS y Emilio García GOMEZ. Madrid, Estanislao Maestre, Pozas, 14 ; vol. II, fasc. 2, 1934 ; in-8^o, paginé 261-462 ; vol. III, fasc. 1, 1935 ; in-8^o, 232 pages.

On a annoncé ici même l'an dernier (*Rev. Crit.*, 1934, pp. 211-217) l'apparition de ce nouveau recueil bi-annuel de mémoires concernant spécialement l'Islam espagnol. Les premiers volumes recensés permettaient d'apprécier tout l'effort des Écoles d'études arabes de Madrid et de Grenade : une large activité scientifique, qui bien loin de s'isoler à l'intérieur de la vie culturelle par un goût stérile du passé, annonçait chez les collaborateurs le constant souci d'un présent très actuel. Non seulement les mémoires publiés intéressent bien souvent l'ensemble de l'Islam, mais les questions qui mettent en cause le passé de l'Espagne arabe sont appelées à révéler dans celui-ci un élément essentiel de la conscience historique de l'Espagne.

Le second fascicule du 2^e volume s'ouvre sur la collaboration de M. George Sarton : « Orient et Occident dans l'histoire de la Science » ; ce n'est autre chose d'ailleurs que la traduction espagnole d'un chapitre de son livre bien connu : *The History of Science and the new humanism* (New York, 1931). Avec un sentiment très vif des connexions interculturelles, l'auteur montre le caractère factice d'oppositions aussi courantes que simplistes. L'idée de la synthèse est moins celle d'un avenir entrevu avec enthousiasme, qu'un principe explicatif des origines. Elle s'exprime dans cette formule, discutable, il est vrai, comme toute formule, mais pourtant suggestive : *Ex Oriente Lux — Ex Occidente lex.* — On trouve ensuite la description par M. A. Prieto y Vives, d'un important « Trésor de monnaies hispano-musulmanes », découvert à Badajoz en 1932. Ces monnaies ont été frappées entre 321 et 401 de l'Hégire, et correspondent par conséquent à la durée du Califat de Cordoue ; plus que leur importance historique, leur importance numismatique ressort du fait que les monnaies d'or sont relativement rares, et que ce trésor (dont la masse est d'environ quatre kilogrammes) renferme beaucoup de variétés inédites, toutes les monnaies d'or connues du règne de al-Hakam II s'y trouvant en outre représentées. — M. E. García Gomez